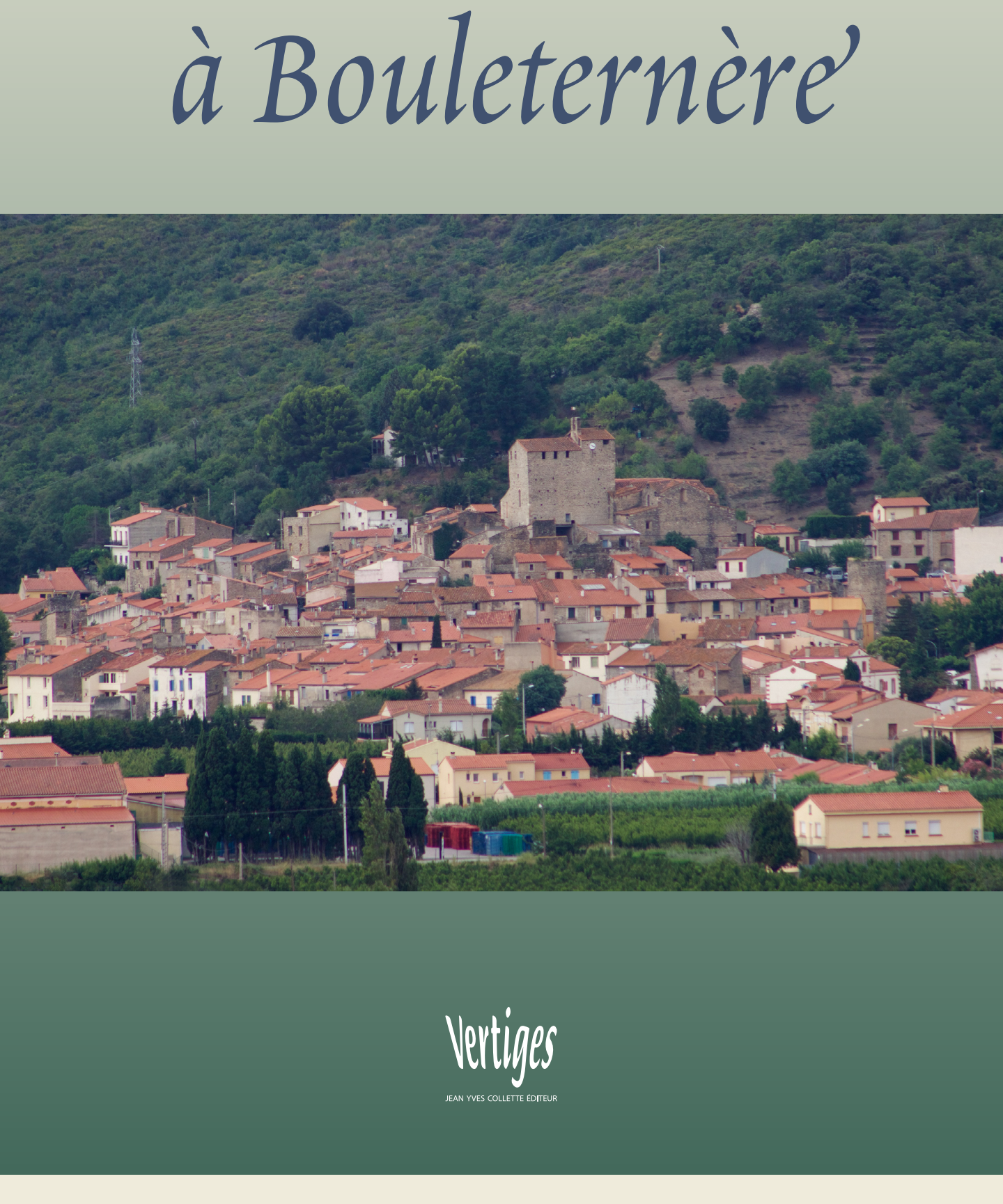
François Tétreau

Week-end à Bouleternère



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

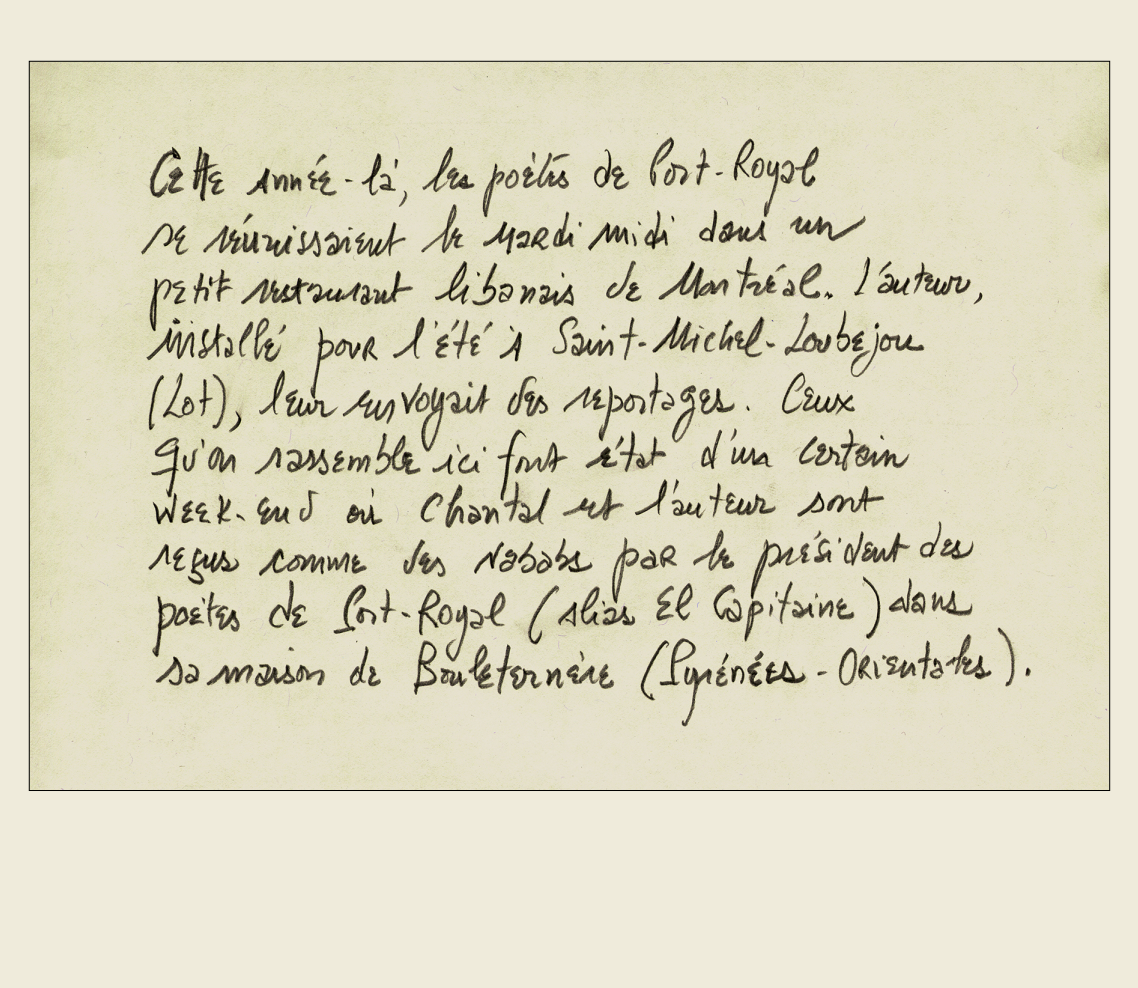
Vue de Bouleternère depuis les hauteurs de Casesnoves le 8 août 2015, photographie de « El Caro » reproduite sous licence CC - partage dans les mêmes conditions 4.0 international.

François Tétreau (1953-2019).
Photo : Philippe Tétreau (2008).

WEEK-END À BOULETERNÈRE

REPORTAGE

Historié de cinq photographies de voyage prises par l'auteur.



Cette année-là, les poètes de Port-Royal
se réunissaient le mardi midi dans un
petit restaurant libanais de Montréal. L'auteur,
installé pour l'été à Saint-Michel-Loubejou
(Lot), leur envoyait des reportages. Ceux
qu'on rassemble ici font état d'un certain
week-end où Chantal et l'auteur sont
reçus comme des nababs par le président des
poètes de Port-Royal (alias El Capitaine) dans
sa maison de Bouleternère (Pyrénées-Orientales).

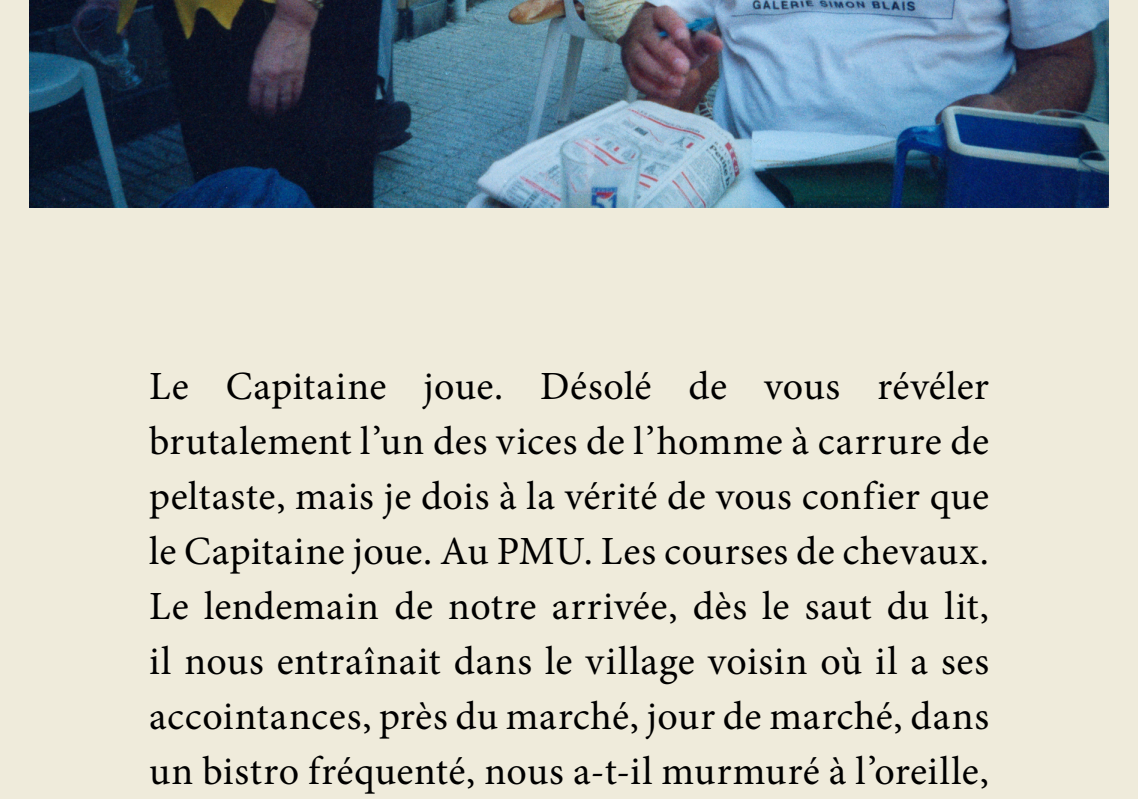
PREMIER VOLET

Chère Madeleine et complices,

Nous sommes arrivés chez El Capitaine après avoir fait 521 km sur l'autoroute par une chaleur dantesque. Entre Nîmes et Montpellier, c'était carrément l'étuve, vitres ouvertes ou fermées, aucune différence, il faisait bien 40 degrés solides. C'est vous dire que nous n'étions pas peu fiers lorsque nous avons aperçu le panneau indiquant « Bouleternère ». Restait plus qu'à trouver la maison. Eh bien, celle du Capitaine est sise au milieu du village, à l'ombre d'une tour sarrasine, dans une rue où il est impossible de se garer, une voiture passe, encore faut-il qu'elle soit de petit calibre. Nous avions dit au Capitaine que nous serions là vers 18 heures. Il était 18 h 04. Ce qui n'est pas si mal, étant entendu que les habitants de Bouleternère parlent catalan et vous renseignent en catalan. Tout le village d'ailleurs, et je sais de quoi je parle, est catalan, les maisons, les gens, le type des femmes, l'ambiance des ruelles, climat, végétation, j'ai habité quatre mois au nord de Barcelone, c'est absolument comme ça. Un plombier est venu prendre l'apéro, un plombier, certes, mais pas vraiment à l'image du plombier québécois, je dis ça pour les dames, de taille moyenne, mince, la chevelure forte, poivre et sel, belle tête d'Espagnol aux yeux bleus, trois fois marié, divorcé deux fois, le genre qui vous dit : Je viendrai voir ça lundi (on est vendredi). Vers 13 heures ? Ouais 13 heures, disons 17, 18 heures. Alors, c'est entendu ? Lundi 17 heures ? Ouais, lundi. Ou mardi. À la même heure. Patrick le croise le lendemain : Et vous faites quoi aujourd'hui ? Oh ! Aujourd'hui, il fait bien chaud, hein (prononcer *haigne*). Je m'occupe un peu de ma paperasse. Sauf qu'à Bouleternère, il doit bien faire chaud huit mois sur douze. Je ne parierais pas cher, Patrick n'a sans doute pas réussi à faire réparer ses waters avant son départ. Bon. Qu'est-ce que je disais. Ah oui. Alors Chantal demande au plombier en question : C'est une région magnifique, vous aimez vivre ici ? Réponse du plombier, avec éclair de malice dans les yeux bleus : Ah oui. Il y a la mer, la montagne, la France n'est pas loin (prononcer *louègne*). Tout ça pour dire qu'on est vraiment en Catalogne. Ce qui n'est guère étonnant, la frontière est à 30 kilomètres. Donc, à 18 h 04, on frappe à la porte (vieille – du XV^{e} affirme le Capitaine), une fenêtre était ouverte à l'étage, juste au-dessus de ladite porte, mais on ne voyait pas à l'intérieur parce qu'il y avait, vous savez, ce genre de rubans qui pendouillent souvent aux portes et aux fenêtres dans les pays chauds, paraît que ça tient les mouches en respect, ce qui reste à voir, mais enfin, on entendait de l'eau couler dans l'évier, un bras de lapicide écarte les rubans et, qui voilà, torse nu à la fenêtre, à 18 h 04 ? El Capitaine. Tout ébahi. Ébahi parce qu'on l'avait trouvé. J'avais laissé l'appareil jetable dans la voiture, de sorte que vous n'aurez pas l'illustration. *Mé,* sur *cel-le-ci,* vous *dis-tègne-gueu-rez la-di-te-por-te.* Ce n'est pas du catalan, mais c'est tout comme.

Frs.

DEUXIÈME VOLET



Le Capitaine joue. Désolé de vous révéler brutalement l'un des vices de l'homme à carrure de peltaste, mais je dois à la vérité de vous confier que le Capitaine joue. Au PMU. Les courses de chevaux. Le lendemain de notre arrivée, dès le saut du lit, il nous entraînait dans le village voisin où il a ses accointances, près du marché, jour de marché, dans un bistro fréquenté, nous a-t-il murmuré à l'oreille, fréquenté, tenez-vous bien, par des *marginaux,* poètes interlopes, bohémiens, babas cool notoires, clope au bec, et va-nu-pieds. La réputation de ce lieu quasi de perdition dépasse de si loin les frontières du village que le Capitaine n'omet jamais de chausser ses lunettes avant d'entrer là, lunettes mauvais genre qui, conjuguées avec le port de la barbe, peuvent à la rigueur confondre un représentant de la force publique, voire masquer une identité, bien que notre homme soit visible. Et loquace. Le Capitaine est au mieux avec la tenancière de cet établissement sans analogue, une certaine Jacqueline, habile à remplir les verres de pastis à 10 heures le matin, et à vous en offrir même, si vous avez l'imprudence de lui payer la traite. Elle n'y va pas du dos de la cuillère, c'était kir au champagne pour Chantal, et trois fois plutôt qu'une. Cette aubergiste singulière connaît le Capitane depuis des temps fort anciens, à en juger par la complexité avec laquelle elle lui filait des tuyaux pour les courses. Joue *Freak Out* dans la deux, en quarté. Perplexité du Capitaine. *Freak Out,* es-tu bien sûre ? Je vois ici *Beausoleil-Brossard* à cinq contre un ? *Freak Out,* je te dis et pas un mot de plus. Voilà comment « l'art se porte bien » et comment il faut faire. En chemin, soit en traversant la place du marché, le Capitaine achète du boudin. D'âne. Car il mange du boudin à l'insu de Lucie. Ce n'est pas la première fois que j'observe ce phénomène, nombre d'hommes, célibataires quelques jours, même quelques heures, se ruent à la charcuterie, ou au restaurant, pour y bouffer du boudin. Ou du fromage de tête, du hareng sec, de l'andouillette et une flasque de vodka. Faut croire que ça leur est défendu. De retour à la maison, après quatre verres de pastis et une platée de boudin, on était bons pour un somme. Ce qui fut fait. Pensez que sous ces latitudes, on tire les volets à midi pour ne les rouvrir qu'à 18 h 04.

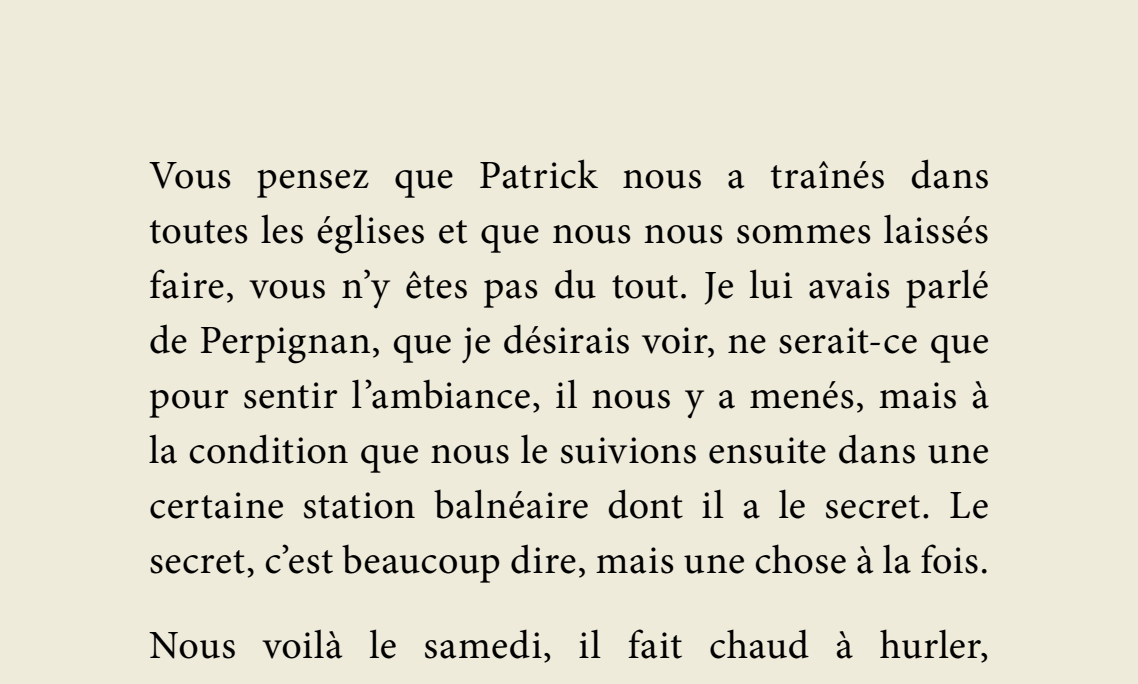
Autre point sur lequel il conviendrait qu'on l'interrogeât, Patrick était toujours en train de nous parler du Canigou. Je me croyais en plein Daudet. « Trois dindes truffées, Garrigou. » Je n'y étais pas du tout. C'est Ça-ni-gou. Or moi, de Canigou, je ne connaissais guère que les croquettes pour chiens, il n'en va pas de même dans les Pyrénées-Orientales. Pic du Canigou, gorges du Canigou, torrent et déchaînements du Canigou, une vraie divinité tutélaire, parions qu'en des temps dont nous n'avons plus idée, les gens du lieu immolaient ânes et génisses pour calmer les foudres de ce fameux Canigou. Patrick semble en avoir gardé souvenir car il prononçait le mot avec un respect à faire hausser les sourcils. Mais là n'est pas tout. Après le somme, le légendaire personnage nous a menés par une route des plus sinueuses et dans sa vieille bagnole en excellent état de marche, dans un *prieuré.* Haut perché. De Daudet, je me crus soudain propulsé dans Léon Bloy[*], car c'est bien dans ce genre de lieu que le grand vociférateur partait en retraite pour oublier quelques jours les ignominies des rapides chacals, comme il nommait les journalistes, lui qui les avait vus baiser l'anneau épiscopal dans les marches de l'escalier principal du *Temps,* de *l'Aurore,* ou de *l'Intransigeant,* je ne sais plus, alors que de nos jours, c'est l'anneau des Bissonnette qu'on pourlèche afin d'obtenir des grâces, ou des absolutions, je ne suis pas certain que nos contemporains y gagnent au change. Tout cela pour vous dire que le Capitaine connaît les bonnes adresses. Au guichet, il lance, magnanime : Mesdames ! Je vous emmène des visiteurs ! Parce que moi, vous savez, je suis déjà venu treize fois. Du coup, on le laisse entrer sans bourse délier. Treize fois, songeons-y, il connaît l'endroit presque aussi bien que notre guide, ce monsieur. Ce qui n'est pas faux. Patrick nous a raconté qu'il existe une photographie, prise dans ce même prieuré par la mère de ses enfants, je pense, où on voit le Capitaine lisant à haute voix le prospectus, sourcils froncés, index en l'air, tandis que Carle et Estelle multiplient les grimaces dans son dos. Je n'ai pas vu ladite photo, mais il suffit d'imaginer – les larmes vous montent aux yeux. (Estelle a une autre anecdote selon laquelle son papa arrache le klaxon de sa voiture, mais je la laisserai vous narrer la chose.) De même que je laisserai à la personne susnommée le soin de vous décrire le prieuré en question, mais si d'aventure les églises et cloîtres du XI^{e} vous passionnent, épargnez-vous la visite de trente ruines navrantes et portez-vous sans tarder à Serrabonna.

[*] Ceci pour Marc : Léon Bloy « auteur du plus immense insuccès de l'époque et ennemi de l'imbécile auteur du *Maître de forges,* qu'une stricte justice aurait dû contraindre à pensionner les gens de talent, dont il volait le salaire et idiotifiait le public. » Vlan.

Cela fait, nous sommes revenus par la route sinueuse, à la vitesse d'une péniche de tourisme fluvial, 7 ou 8 km/h, car peut-être l'ignoriez-vous, El Presidente conduit hyper lentement, nous n'étions pas pressés, ça faisait notre affaire, mais vous êtes prévenus, tous, l'oracle immense n'a rien d'un fou du volant, au point qu'Estelle – l'impertinente enfant de tout à l'heure, et qui nous rejoindra dimanche – lui conseille d'accélérer un peu, ne serait-ce que pour signaler aux chauffeurs d'en arrière qu'on n'est pas pris dans un bouchon. À cette allure, nous sommes rentrés à l'heure où on fait habituellement la vaisselle après le dîner. C'est dire que nous nous sommes couchés fort tard, eh bien, le croirez-vous, le Capitaine s'installe à sa table d'écriture à cette heure-là pour méditer des aphorismes et rêver aux chances qu'a *Freak Out* de l'emporter dans la quatrième.

Frs.

TROISIÈME VOLET



Vous pensez que Patrick nous a traînés dans toutes les églises et que nous nous sommes laissés faire, vous n'y êtes pas du tout. Je lui avais parlé de Perpignan, que je désirais voir, ne serait-ce que pour sentir l'ambiance, il nous y a menés, mais à la condition que nous le suivions ensuite dans une certaine station balnéaire dont il a le secret. Le secret, c'est beaucoup dire, mais une chose à la fois.

Nous voilà le samedi, il fait chaud à hurler, 30 degrés au réveil, 40 degrés à midi. Vers 15 heures, on ne veut carrément plus savoir. Or, en de semblables conditions, on marche comme un moine en prière, on ne brusque rien, *piâââno.* Pas le Capitaine. Qui hisse haut les voiles dès potron-minet et dresse des plans d'attaque en bonne et due forme. Aujourd'hui, mes petits amis, on va faire ceci, puis cela, et encore cette chose, avant cette autre. Et pas de tire-au-flanc, on s'exécute. Tu veux voir Perpignan, va pour Perpignan, mais pas pour musarder, c'est moi qui te le dis. Je passe au garage, je fais réviser la voiture, je vous laisse au musée d'art contemporain, je vous y reprends deux heures plus tard, et cap sur le Canet, Saint-Cyprien, le large, la mer – à l'abordage. (Il y a un peu, chez le Capitaine, de cet autre capitaine à barbe rousse qui apparaît épisodiquement dans les albums d'Astérix, toujours prêt à partir en peur.) Et nous voilà de nouveau dans la bagnole à Patrick, qui se donne un petit coup de brosse avant de démarrer, la brosse est cachée, mais mal, dans le vide-poches de l'auto, à moins que ce ne soit dans la boîte à gants, et elle est neuve. Pourquoi neuve. Parce que le père du Capitaine, qui garde et entretient ladite auto durant l'année, lui pique ses brosses. Sans faillir. Ce sont de belles brosses en soies de sanglier (sanglier qu'on chasse sur le Canigou), chaque année Patrick s'en procure une nouvelle, parce que chaque année disparaît celle qu'il avait laissée dans la boîte à gants l'été précédent. Que voulez-vous, chaque famille a ses petites misères. Certains font des fixations sur les chaussures, faut croire que le phénomène relève ici de la même pathologie. À propos, ça me rappelle une historiette, que je tiens d'Hertel si je ne me trompe pas, faisant état d'un prêtre français de passage en Canada qui avait consenti à confesser les paroissiens de son hôte. Il va le trouver au bout de quelques jours et lui demande : Dites donc, c'est insolite, tout le monde ici vole des brosses. Je vous demande pardon ? Ben oui, c'est épidémique, semble-t-il, ils sont tous là à se lamenter : Mon père, pardonnez-moi, j'ai pris une brosse. Bref, d'un coup de brosse le Capitaine est frais comme un galant et nous voilà vraiment partis pour Perpignan.

Quarante degrés, c'était à Bouleternère. En pleine campagne. À Perpignan, c'est tout autre chose. Apprenant que le musée avait la clim', nous avons tout de suite eu grande envie de voir l'exposition en cours, mais le Capitaine, fidèle à son plan de match, s'est rendu au garage. Qu'il a dit. À la vérité, nous ignorons absolument ce qu'il a fait durant deux heures. C'est pas que je veuille lui attirer des histoires avec Lucie, mais je suis bien forcé, vu ce boulot, de vous relater les choses comme elles se sont produites : Il y a là un trou de deux heures. Parenthèse. À propos d'éthique journalistique. N'avez-vous pas remarqué que nous vivons en un temps où il est de bon ton d'affirmer qu'une presse parfaitement libre serait un mal ? Car dans une presse libre, on pourrait lire les pires énormités sur l'échec de la politique économique, les violations des droits de l'homme chez McDonald's, ou sur Robert Giroux. Par chance, nous sommes à l'époque de la juste mesure, où de telles énormités sont sanctionnées par des lois *progressistes.* Toujours est-il que nous quittons le musée de Perpignan et que le Capitaine nous attend à la sortie. Ah, ne croyez pas vous en tirer à si bon compte, mes petits amis. Direction Canet-Plage, 2 500 habitants de septembre à juin, 80 000 en août. On arrive là, on était, quoi, le 8 août ? Fort heureusement, il commençait à se faire tard, 19 heures à peu près, de sorte que c'était moins la cohue que je ne l'avais redouté. Eh bien. L'auriez-vous cru ? Le Capitaine nage comme un triton. Vous distinguez la sorte de digue là-bas, au fond, c'est très loin en fait. Patrick couvre cette distance, aller-retour, en trois coups de cuillère à pot. Regardez-le bien. N'est-ce pas là un homme qui vient de prendre la Méditerranée à bras-le-corps ? Il vous racontera des mensonges, comme quoi je rechignais, que je porte un tuxedo à la plage – tout faux. J'étais ravi au contraire de pouvoir observer l'effet des stéroïdes anabolisants sur un nageur de première catégorie. (Au chapitre mensonges, nous en avons entendu un gros l'autre jour à la radio. Pierre Ouellet y affirmait, sans lever le sourcil (qu'il a fourni) qu'en 1968, au Québec, à seize ans ou dix-sept ans donc, on lisait tous Edmond Jabès. Et Larose, et Chamberland, de ne point s'esclaffer à l'écoute d'une blague de cette envergure.) Donc, Patrick se baigne, Chantal se baigne, moi, eh bien, j'observe, je prends des notes, il le faut bien, ensuite on va faire un tour à la marina du port. Ambiance Fort Lauderdale.

Qu'on se figure bien la scène. Depuis le début de l'été, Chantal et moi sommes terrés à Loubejou, dans l'arrière-pays. On se rend à Bouleternère, sur les contreforts des Pyrénées, où comme âme qui vive il n'y a guère que le Capitaine et, du jour au lendemain, *schlac,* la foule, le festival de jazz en permanence, grosse, grosse chaleur. Mais El Presidente a plus d'un tour dans son sac. Il connaît, à Saint-Cyprien, là où les brasseries se succèdent en front de mer, un restaurant avec formule à 70 francs, « buffet et vin à volonté ». Voyons Patrick, un samedi soir, en plein mois d'août, tu rêves mon ami. Oublie ça tout de go. Cherchons une petite auberge marrante à 5 kilomètres dans les terres. Et là, le Capitaine s'imagine que je commence à ne pas la trouver drôle, voire, il pense peut-être que je ne le crois pas, or il est sûr de son affaire. Très délicatement, très amicalement, un peu comme si je m'étais foulé la cheville, il me conduit à l'intérieur de ce restaurant – évidemment c'est plein – m'assoit à une table encore libre – parce qu'elle était réservée – court aux fontaines à vin et revient poser un verre devant moi, en disant : Détends-toi, bois un pot, moi je m'arrange avec la patronne. Eh bien, cinq minutes après, à 21 heures, un samedi soir, en plein mois d'août, dans une station balnéaire ultra touristique et un restaurant bondé, on avait une table, à l'arrière, en terrasse, et devant nous une formule à 70 francs, buffet et vin à volonté. Ça, ce n'est pas du bol, c'est du grand art. De l'hospitalité haut de gamme, car comme vous le constatez, celle du Capitaine dépasse largement les limites de son domicile et s'étend à toute la région. Parce que 70 francs, si vous vous souvenez bien, c'est à peine plus qu'aux mardis de Port-Royal, ça.

Frs.

QUATRIÈME VOLET

IL Y EN AURA SIX EN TOUT

Tout ça c'est bien joli, les formules à 70 francs, avec vin à volonté, mais il ne saurait être question de livrer un reportage à volets sans faire état du tout des sujets de conversation abordés durant ces virées car, je ne vous apprends rien, le Capitaine a de la conversation. Des fois, ça frise le soliloque, c'est vrai, mais on ne s'ennuie pas une seconde et on apprend des choses. Aussi le Capitaine parle volontiers littérature, sujet de prédilection, de littérature sous toutes ses formes, technique, critique, anecdotique, milieu de l'édition, poètes fameux et nettement moins fameux, incunables, autodafés. Comme il se trouve que nous en connaissons un rayon, certes moins vaste que celui du Capitaine, nous parvenions à garder la tête hors de l'eau. J'essaie d'imaginer Untel, qui jamais n'ouvre un livre, passant quatre jours avec le Capitaine, il sortirait de l'expérience quelque peu hébété, car Patrick ne parle pas de littérature comme un professeur présente un cours, il bondit d'un thème à l'autre, les fouette tous à bâtons rompus et tant pis pour qui n'a nulle notion de l'esthétique moldave, ou des travaux d'un certain cénobite, particulièrement instruit, qui a potassé sa vie durant les *Hexaples* d'Origène.

Cela pour dire qu'on a beau être en vacances, courir les plages et déguster des formules à volonté, on ne quitte pas longtemps le champs de nos études. (Je signale en passant que dans cet insigne restaurant, El Presidente n'a mangé que des crevettes, strictement rien d'autre, au bout d'un moment, il y avait tellement de têtes de crevettes décortiquées dans le plat de service que, subrepticement, nous sommes allés déposer ledit plat sur une autre table, parce que ça a beau être à volonté, il est gênant de montrer à tout le monde qu'on s'empiffre de crevettes, voire qu'on monopolise le comptoir crevettes à soi tout seul. Crevettes, ça me fait penser à la *môme* Crevette, une copine de la Goulue et de l'autre Désossé. Toulouse-Lautrec a dû la portraiturer. Elles menaient des drôles de vies ces filles-là, je viens de terminer un excellent roman de Paul West, *les Filles de Whitechapel et Jack l'Éventreur,* non pas que la môme Crevette ait été décortiquée ou désossée par l'Éventreur, mais on pénètre vraiment, avec ce roman, dans l'atmosphère de l'époque et dans l'esprit des filles, bien que l'intrigue se déroule à Londres, bien sûr, un peu à Dieppe aussi, et non pas dans les cabarets de Montmartre, bref voilà qui illustre bien le genre de digressions émaillant les conversations du Capitaine, on passe, dans le temps de le dire, d'Origène à la môme Crevette.)

Parmi les sujets littéraires prisés par notre homme, revient souvent celui de Max Jacob. Patrick, ce n'est pas de la fascination, a une véritable *affection* pour Max Jacob, il est friand de toutes les anecdotes entourant ce poète, aussi, pour lui faire plaisir, et au risque de vous ennuyer quelques minutes, je vais en reproduire une ci-dessous, que sans doute il ne connaît pas encore, car je la tire d'un livre plutôt récent, que le Capitaine ne va pas tarder à recenser, qui doit déjà se trouver dans les bureaux de Multimédia et finira bien par tomber sur celui d'Ubu Coppens, un livre de Jean Lescure, trouvé dans le courrier qui nous attendait à Loubejou, après l'escapade à Bouleternère. La scène se déroule à Saint-Benoît, durant la guerre, en 1942 ou 1943.

* * *

> J'avais proposé à Max Jacob de déjeuner avec nous. Il nous attendait sur le trottoir, pas très loin de chez lui, en sabots, pantalon et veste de velours sur laquelle il affichait très ostensiblement son étoile jaune. J'arrêtai le tandem près de lui. Il nous regarda descendre, s'approcha, s'inclina bien bas devant ma femme, lui baisa la main et dit, en louchant sur mes cuisses (j'étais en short) : *Madame, vous avez un grand poète pour mari.* Puis veilla à ne pas laisser passer cinq minutes avant d'avouer qu'il n'avait jamais lu une ligne de moi.
>
> Max m'apparut aussitôt charmant. Le plus naturellement du monde il débordait d'affection, n'hésitait pas à l'exprimer, le faisait d'une manière merveilleusement convaincante. Pourtant on m'avait prévenu qu'il ne pouvait s'empêcher de mêler à ses caresses, tout à coup, quelques pointes. Elles auraient été d'une grande perfidie si les démonstrations de gentillesse dont il les entourait n'en avait fait la pardonnable expression d'une humeur taquine. *Ah!,* me disait-il, sachant combien j'aimais Béalu et ce qu'il écrivait, *Ah ! Béalu ! quel grand poète !* et, d'une petite voix naïve, constatant un fait patent : *Mais comme on voit bien qu'il n'a que son certificat d'études.* Disant cela de la manière la plus rêveuse, il levait les yeux au ciel et, n'eût été le « mais », on aurait pu croire que c'était tout à la gloire d'un ami qui avait eu le bon esprit de ne s'embarrasser pas de diplômes. Max raffolait de ces espiègleries. Après le déjeuner, où il avait peu parlé, sauf de la visite que venait de lui rendre Charles Trenet et dont il tirait enfin de la gloire auprès des indigènes, il insista pour que nous allions à la Basilique. Il dirigeait les regards de ma femme vers les hauteurs d'un chapiteau, cependant que, s'emparant de ma cuisse, il me disait d'une voix mourante en me tirant : *Mettez-vous là, vous serez mieux pour voir.* Au retour, il s'en prit à ma femme : *Que pensez-vous de Théodoric ?* Elle ne pensait rien de Théodoric. Moi non plus d'ailleurs. Je la vis perdre pied. Je sentis que je devais voler au secours d'une malheureuse qui venait de pédaler pendant des kilomètres et de regarder en l'air pendant une heure. Je m'entendis dire d'un ton que j'estimais supérieur : *Oh ! ma femme n'a pas de curiosités zhistoriques.* J'avais bien marqué la liaison. Max poussa une sorte de hurlement. Un cri de jouissance parfaitement physique. Il joignit les mains, ferma les yeux, répéta la phrase, faisant bien glisser la sifflante douce, rehurla, la répéta encore, se la redit plus bas, leva les yeux en action de grâce.
>
> J'étais accablé. « *Zhistoriques* », répétait-il, « *pas de curiosités zhistoriques.* » Il refermait les yeux, les rouvrait, les refermait. Je n'entendais plus rien. Je voyais ses lèvres remuer.
>
> Après un silence de dégustation, il enchaîna le plus naturellement du monde. Perdu de honte, je n'écoutais plus. Je revins pourtant à moi. Je répondais à ses questions avec prudence. Je m'aperçu alors que Max s'intéressait très peu aux idées que je m'efforçais de formuler. Par contre les mots, les phrases, c'était ce qui le touchait. Il s'en emparait, les répétait, en suivait avec un petit air dubitatif le déroulement, les répétait encore, enlevait un mot, changeait un autre de place, et soudain, miracle ! de la pauvre phrase vaguement utile que je venais de proférer, il sortait une phrase, une vraie phrase, une phrase littéraire. Devant moi ébahi, comme d'un chapeau vide un prestidigitateur fait sortir un lapin, Max tirait de mes bafouillages les preuves de la beauté faite verbe. [...]
>
> Il avait (avec mon *zhistorique*) vu combien ma balourdise m'avait atterré. Il voulut me la faire oublier. Il s'ensuivit donc une correspondance.

* * *

Ce qui m'étonne le plus dans cette quasi-tendresse que le Capitaine porte à Max Jacob, c'est, d'après ce que j'en sais, qu'on ne peut concevoir deux hommes plus dissemblables. Grande finesse et subtilité juives d'un côté, avec ce que cela implique de caustique, exubérance généreuse et gauguinesque de l'autre (gauguinesque, c'est en songeant au pittoresque des tons riches, parce que le peintre était plus circonspect. Le Capitaine dit qu'il tient de Gauguin par sa mère et, chaque fois qu'il me raconte ça, je revois la belle toile que Gauguin a faite de sa mère à lui, de mémoire, quand elle était jeune. Cette femme était Péruvienne un peu, et chaque fois, je me dis que la mère de Patrick est peut-être Péruvienne ou Chilienne elle aussi). Je ne doute pas cependant que Patrick et Max Jacob se fussent fort bien entendus s'ils avaient eu la chance de se connaître, car non seulement il n'est pas rare que fraternisent des gens de tempéraments opposés, mais c'est quasiment une règle, ou un principe naturel. Ce qui est curieux, c'est le fait de développer tout au long de sa vie une *amitié* pour un écrivain qu'on ne rencontrera jamais et de cultiver cette amitié comme on procède dans la vie pour entretenir celles qu'on a. Bien entendu, j'ai invité Patrick à écrire sur Max Jacob mais, comme vous savez, il a ses réticences vis-à-vis de la prose et plus encore de l'essai, Patrick étant un véritable mage tout entier porté vers la poésie, bien qu'il écrive beaucoup d'aphorismes ou de maximes, il introduit d'ailleurs une dimension poétique dans ce genre très codé qui flirte rarement avec la poésie. Poésie dans la prose, le sens des phrases, mais aussi sous forme de petites strophes, comme il a fait dans *le Crayon qui prend l'eau.* Il ne faut surtout pas qu'il retire ces strophes-là, quatrains ou poèmes complets, de son manuscrit avant la publication. Veillez-y. Parfois le sens se refuse, ce qui surprend, puisque le genre tend habituellement à plus de clarté, mais c'est très bien ainsi. D'une part, ça secoue un peu les habitudes de lecture et, par ailleurs, ce qui est plus important, *le Crayon qui prend l'eau* est à l'image de celui qui l'a écrit. Il s'agit d'un texte très dense, (je ne l'ai pas terminé encore, je me prononce quand même), difficile parfois, la structure n'est pas évidente, on a du mal à concevoir l'ordonnancement – mais c'est ça qui est bien. Vous connaissez Patrick, il va s'asseoir dessus durant des semaines avant de le livrer et qui sait s'il ne va pas l'*épouiller* en plus. Il ne le faut pas. Nous savons tous que la critique ne saura pas quoi en dire – qu'importe. L'essentiel est de trouver l'éditeur qui saisira, lui, et je pense que François et Marcel Hébert en sont capables. Enfin, je sais que le sujet est un peu délicat avec lui, mais je me demande encore pourquoi Patrick s'obstine à vouloir illustrer ce genre de bouquin. Un recueil de poèmes encore. Surtout, je le soupçonne de prendre ce prétexte pour repousser encore la publication, parce que les illustrations ne sont pas prêtes, les héritiers de Léonard de Vinci hésitent un peu à lui céder l'autre partie du diptyque de la *Joconde,* mais rassurons-nous les négociations vont bon train. Pourtant, il serait possible aussi de mettre la main sur une esquisse très aboutie de *la Madone au pré.* Or Raphaël, après tout, ce ne serait peut-être pas plus mal. Voulez-vous bien l'enjoindre de mettre un terme à ces tergiversations et lui indiquer l'adresse du Balfour, boulevard Saint-Laurent, bureau 321, José connaît bien, et que ça saute.

En France, Actes Sud n'est plus l'éditeur à la mode. Celui qui est de bon ton, qui vous pose dans le milieu, et qu'il est très chic de présenter comme *mon éditeur,* c'est POL. Nous en parlions, le Capitaine et moi, et nous n'étions pas rentrés à Loubejou depuis huit jours que *le Monde* publiait un petit supplément sur vingt-trois poètes actuels (enfin, actuels, traîne encore là cette vieille baderne de Marcelin Pleynet), or pas moins de cinq (c'est considérable) de ces poètes ont rejoint POL au cours des toutes dernières années, même s'ils ont publié la plupart de leurs livres au Seuil ou chez Fata Morgana. L'hiver dernier, j'avais indirectement conseillé à Paul-Marie Lapointe de confier son gros manuscrit à cet éditeur-là, mais poursuivant je ne sais quelle lubie, il l'a remis à Royer, me suis-je laissé dire, à l'Hexagone plutôt, puisqu'il paraît que Royer a été *prié de tirer sa révérence et relevé de ses fonctions,* ce sont là des mots durs à lire dans un journal dont on pensait avoir orienté l'esprit pour de bon.

Voilà de quoi le Capitaine entretenait Chantal, là-bas, dans les rues de Canet-Plage, en sortant du restaurant aux crevettes, à moins qu'il ne fût question de la piqûre qu'une abeille lui avait infligée la veille, en revenant de Serrabonna. Car en plus des stéroïdes, Ubu Coppens roule au venin d'abeille, roule idéal s'entend, ou fonce plutôt, puisqu'il est dit que *Roule Idéal* n'était pas une voiture, ni un canasson, mais un pur-sang. Si, si. Un cheval de course. J'ai omis de vous le dire, mais le Capitaine a déjà *gagné* au PMU. Et pas juste un peu. Sinon, comment voudriez-vous qu'il roulât carrosse en France et y vécût sur un grand pied ?

Frs.

CINQUIÈME VOLET

Le dimanche matin, le Capitaine, plus *ad hoc* que jamais, part seul à Ille pour y vérifier le résultat des courses. Il faisait toujours aussi chaud, chaleur irréelle, Chantal terminait sa toilette, je travaillais un peu dans la chambre d'en haut qui, curieusement, me fait songer à la librairie de Montaigne, il n'y manque que les inscriptions sur les poutres du plafond, quand soudain j'entends que quelqu'un monte l'escalier entre la rue et la cuisine, soit à l'étage dessous, mais monte d'un pas léger, ce ne pouvait être le Capitaine. Je pose mon crayon, je descends, c'est peut-être le plombier pris d'un remord intempestif, me dis-je, et qu'est-ce que je vois, véritable apparition illuminant la cuisine, Estelle, devant moi, comme s'il ne faisait pas assez soleil déjà. Ce n'était pas véritablement une surprise, le Capitaine nous avait prévenus que sa fille passerait un de ces jours, mais cela aurait pu se produire bien après notre départ, étant entendu qu'il n'y avait pas de rendez-vous. La porte de la chambre du Capitaine, attenante à la cuisine, était fermée, Estelle me demande, presque atterrée : Hein ! Papa dort encore ? Mais non, mais non, il a enfilé sa plus belle chemise et s'est rendu au village voisin pour consulter les résultats du PMU.

Il faut que vous sachiez qu'au tout début de juillet, le matin de notre départ pour le Lot – la veille, nous avions laissé la voiture dans un parking souterrain place Clichy –, c'était avant 9 heures, on se dirigeait, Chantal et moi, vers ce parking, on n'était pas encore à Bouleternère, mais bien place Clichy, il y a du monde place Clichy, même à 9 heures, il y a foule en fait, on appelle l'ascenseur et on entend notre nom prononcé derrière nous. C'était Estelle qui, assise dans un car de jeunes, nous avait vus passer. Rien de sensationnel là-dedans, mais quand même. Toujours est-il que la voilà qui réapparaît dans un contexte on ne peut plus différent, une demeure des Pyrénées-Orientales, en pleines canicules. On papote un peu, elle me raconte qu'elle est en France pour l'année, qu'elle s'installe à Toulouse, que les profs de sciences-po à l'université de Montréal sont des deux de pique, et tout cela sur le ton le plus frais et léger qui soit, vous connaissez Estelle, je suis enchanté. Bon. Mue par une jeunesse impérieuse, elle ne tient pas en place et décide d'aller rejoindre le Capitaine au PMU, ce lieu de quasi-perdition, je me demande si je ne devrais pas exercer une sorte d'autorité morale en l'absence de son père, je tente de la dissuader, tu vas le rater, il est parti il y a plus d'une heure, vous allez vous croiser sans vous voir, rien n'y fait, exit l'Estelle.

À leur retour – Estelle ne l'avait pas raté du tout, El Presidente traînait au café, ruminant son dépit d'avoir perdu au jeu –, on déjeune tous les quatre, et comme il n'est pas question de rester là à rien faire, le Capitaine décrète qu'on partira en balade et propose cinq itinéraires, au choix, dont l'ascension du Canigou avec provisions et piolets, ou encore la visite de Villefranche-de-Conflent, une citadelle fortifiée par toujours ce même Vauban et toujours en état de soutenir un siège, vous l'aurez deviné, nous optons pour cette dernière proposition. Insouciants, on monte une fois de plus dans la bagnole, recoup de brosse – bouchon. Oui, bouchon, sur la route d'Andorre, c'était dimanche, on ne s'était pas méfié. BOUCHON. Mais à l'allure qui est celle du Capitaine en auto, ça ne faisait pas énormément de différence et puis, tout compte fait, ce n'était pas si pire, comme on dit.

On arrive là-bas, beau village de pierres massives au pied d'une montagne, pas mal de vacanciers, pas mal de boutiques de souvenirs aussi, mais en nombre raisonnable, disons, et là le Capitaine nous indique du doigt, au sommet de la montagne, une *vraie forteresse,* une heure trente de rude montée sur un sentier d'entraînement, je me penche vers Estelle : Rassure-toi, Chantal et moi sommes tout sauf galères. Moi qui pensait l'avoir échappé belle en évitant le Canigou, je me retrouvais ni plus ni moins dans la même situation et sans piolet. Parce que si on avait laissé faire El Presidente, on était parti pour le gravir ce sentier, au pas de charge en plus. On croise des Belges qui en descendaient, Patrick leur demande : Alors, c'est bien ? Ça vaut la peine ? Juste la descente les avaient épuisés, ils nous regardent l'air de dire : Vous êtes pas sortis du bois, mes petits amis, et lui répondent : Ah ouais, c'est bien beau, mais bonne chance. Même le Capitaine en est resté perplexe. On se réfugie dans une église, Estelle va faire des emplettes ou lécher des vitrines, je n'en sais trop rien, probablement lécher des vitrines, parce qu'à la sortie de l'église, quand elle nous a rejoints, elle avait repéré un petit collier tout délicat que le Capitaine s'est empressé de lui offrir. On entre dans la boutique et, suivant son habitude, Patrick discute le coup avec le vendeur, cherche à marchander, propose même d'acheter deux colliers si on lui fait un prix. L'homme n'entendait pas à rigoler, c'est moi qui vous le dis. On n'est pas à Tunis ici, les prix sont affichés.

Pour la première fois, j'ai senti le Capitaine vraiment contrarié, il ne s'en est pas caché d'ailleurs, on lui a offert un pot pour gober pareil affront, il en avait long contre ce marchand et, ce qui est plus navrant, il s'est mis à avoir un peu mal au bide, il n'y avait pas eu d'incident, encore moins de voies de faits, seulement une réponse sèche, mais le Capitaine est un grand sensible, ce qui nous le rend attachant, et nous sommes devenus tout tristes pour lui, c'est vrai, une telle générosité, récompensée de la sorte, c'était inadmissible. Estelle en revanche se montrait bien contente de son nouveau collier qu'elle ajustait à son cou gracile, c'était touchant. Ce Capitaine, offrant un collier à sa fille, à Villefranche-de-Conflent, un dimanche après-midi, si peu capitaine que je sois, j'en aurais fait autant si j'avais eu là ma fille, de tout juste vingt ans.

Pendant que nous sirotions notre verre à la terrasse ombragée du café, Estelle est allée téléphoner dans une cabine, sa conversation a duré un bon moment et quand elle est revenue : mauvaise nouvelle. Son copain, son ami. son compagnon, son fiancé, ou son *chum* venait de claquer la porte du logis paternel, choses qui arrivent à cet âge, et ne savait plus trop à quelle sainte femme se vouer. Il fallut rentrer sur-le-champ, ce n'était pas plus mal, on avait fait le tour de Villefranche-de-Conflent. Rebouchon. Estelle était un tantinet tendue, sans doute la raison pour laquelle elle s'est tapée une crise de fou rire dans la voiture, en nous racontant l'épisode du klaxon arraché par le Capitaine, il y a de ça bien longtemps. Elle vous le dira elle-même, à son retour de Toulouse. Mais le Capitaine, lui, se faisait du souci. Estelle avait donné rendez-vous à son fiancé en gare de Perpignan pour 21 h 30. Or Patrick feuillette les journaux quand il va au PMU, on le voit bien sur la photo, et, dans celui du matin, il avait lu qu'un tueur en série sévissait dans les parages de la gare de Perpignan. Il ne trouvait pas que ce fût du tout le bon endroit pour un rendez-vous, mais que faire contre une fiancée qui se porte au secours de son ami en détresse ? Rien. On ne discute pas. On rentre à Bouleternère où elle a laissé sa voiture, et on lui fait la bise, non sans lui confier un peu son inquiétude.

Cela fait, revenus à la maison, on a servi un verre de vin au Capitaine et préparé le repas. Patrick avait encore un peu mal au ventre à cause de cet odieux marchand, sa piqûre d'abeille faisait des siennes et puis, surtout, Estelle était partie. Nous le sentions chagrin, oh il gardait ça pour lui, vous le connaissez, on a même parlé films ensemble, lui qui ne va au cinéma qu'une fois tous les quatre ans, je lui ai demandé quelles comédiennes il aimait. Réponse : Ornella Muti, dans *Dragées au poivre.* Voyons, Capitaine, cela n'est pas possible, je n'ai pas mes livres de référence sous la main, mais je suis quasiment sûr que *Dragées au poivre* a été tourné bien avant la naissance d'Ornella Muti. Soudain, il a des doutes. Alors, Monica Vitti, dans *le Désert rouge.* Voilà qui avait déjà beaucoup plus de bon sens. D'abord parce que Monica Vitti a bel et bien joué dans *le Désert rouge,* ensuite, et bien qu'Ornella soit une charmante rigolote, qui chante *Banana, mi piace la banana, banana americana,* en se frottant le ventre dans un film de Ferreri, Monica Vitti avait, en plus de son talent de merveilleuse névrosée très *sixties,* une beauté à bouleverser le cycle des saisons. Tout de même, il avait l'air un petit peu chagrin, je l'ai dit, et pour le rassurer je lui lance :

— Tu sais, les tueurs en série ne peuvent quand même pas assassiner toutes les jeunes filles en circulation, or il y en avait bien 40 000, hier, à Canet et à Saint-Cyprien.

Alors, le regard triste, il me répond :

— Oui, mais elle, c'est la plus belle.

Là-dessus, évidemment, je ne pouvais pas lui donner tort.

Frs.

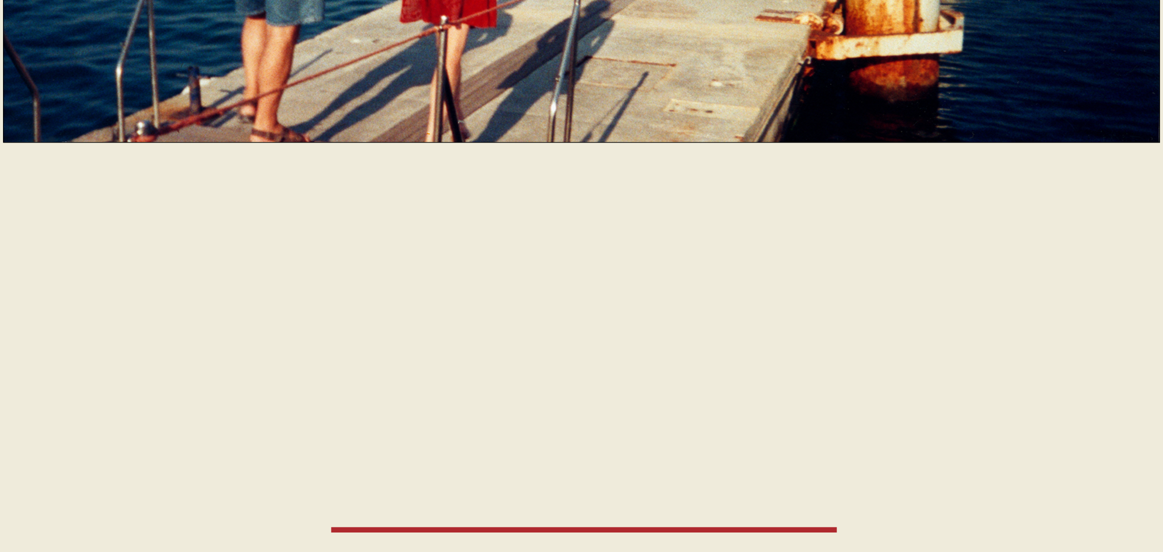
ÉPILOGUE

Photo : David Fong.

Le Capitaine nous materne terriblement. Tous. Vous vous souvenez de l'épisode du repas aux crevettes, avant quoi notre Presidente avait pris, à mon endroit, des tas de pincettes pour que je ne m'éloignasse point du restaurant convoité, eh bien, il en fut ainsi presque tout le temps. Pas moyen de payer dans un commerce sans s'attirer les remontrances de qui veille à tout. Enfin, pas moyen, je précise quand même que nous avons pris les devants à plusieurs reprises et que nous sommes parvenus à glisser une ou deux piécettes à une marchande de boudin ou à un cabaretier inconnu de notre Capitaine, mais c'était pas de la tarte, fallait faire vite, et le soir, en vidant mes poches, je me retrouvais invariablement avec 20 ou 30 francs de plus que prévu. Mais je n'épiloguerai pas là-dessus, sinon pour vous raconter que lundi, le matin de notre départ, le Capitaine tenait fermement à nous confectionner un panier de pique-nique tel que, si nous l'avions laissé faire, nous eussions voyagé avec l'intégrale des ingrédients de la fameuse chanson, cornichons compris. Or, ce matin-là, il faisait – hé – chaud comme la veille, à cette différence près que nous avions quatre ou cinq heures d'autoroute devant nous, sous un soleil implacable, le pique-nique aurait mitonné vite fait à l'arrière de la Twingo. Si chaud en vérité, qu'arrivés à destination, près de Auch, c'est à peine si nous avons salué nos amis avant de plonger dans leur piscine. Conséquente, la piscine, profonde à souhait, avec de l'eau à 28 degrés. Certes, on pouvait se baigner chez le Capitaine, mais dans une sorte de bac à lessive plutôt malcommode qui vous rend semblable aux personnages de Degas avec leurs éponges. En outre, ce « point d'eau » est curieusement situé. Lorsque vous poussez la porte d'entrée, sous le 1, Carrer de la Canal, vous n'entrez pas de plain-pied dans une pièce ou dans un vestibule, vous êtes face à deux escaliers. Le premier, devant vous, est abrupt et monte à l'étage, tandis que le second, à gauche, descend – trois, quatre marches seulement – vers une pièce s'offrant tout entière à la vue, c'est là qu'on se baigne, et là que se trouvent les toilettes en réfection. Vous l'aurez deviné, il n'y a nulle part le moindre rideau ou le plus infime paravent, de sorte que si – par chance – madame se lave au moment où vous entrez, vous vous retrouvez tout à trac dans une scène de Degas. Des Degas, chacun veut en voir, mais on n'imagine pas figurer dedans. À Bouleternère, si. Je dois à la vérité d'ajouter que le Capitaine, sachant que Chantal m'accompagnait, avait de peine et de misère bricolé un système de tringle et de tissus qui tenait lieu de rideau devant les waters. Faut le dire vite, on peut quand même pas prétendre qu'il garantissait de toute promiscuité. Donc les toilettes et cette sorte de point d'eau se trouvent dans une grande pièce, qui *doit* être la cave, si j'en juge par le capharnaüm. Patrick aurait tout avantage à l'aménager, car il y fait moins chaud, mais il n'y a guère d'ouverture sur l'extérieur, sauf un soupirail peut-être, obstrué par une affiche, sur laquelle sont reproduits Guignol, sympathique marionnette, et un gendarme gourmandé par Guignol, comme il se doit. C'est du meilleur effet, mais il faut, pour rejoindre ce soupirail, enjamber des tas de boîtes, piles de vieux papiers, cartons, planches de toute sorte, bref, on ne s'attarde pas là bien longtemps. Surtout si on redoute les vieux clous réfractaires. Autour du point d'eau lui-même, je m'empresse de l'écrire, on ne court aucun risque, on peut marcher pieds nus, en toute sécurité. Pour être précis, le bac en question serait plutôt un évier profond, à même le sol, un peu dans le goût des baignoires japonaises. D'emblée, le Capitaine nous avait prévenus : Ne vous en faites pas pour les éclaboussures. Moi, quand je prends un bain, il y a de l'eau partout. On le croyait sans mal. Figurez-vous un évier cubique, de 70 centimètres de côté, plein d'eau. Et Patrick. Tout ça pour dire que l'architecture générale de la maison reste singulière. On arrive dans les chiottes, par la cave. Ensuite, on revient sur ses pas pour monter l'escalier, à moins, bien sûr, qu'on ne l'ait emprunté tout de suite en entrant, sans égard pour Guignol – ou Degas.

Là-haut, deux pièces. La salle à manger-séjour-cuisine, dont la fenêtre donne sur la rue, et une une chambre, dans laquelle dormait le Capitaine. Près de l'évier de la cuisine, un nouvel escalier mène au deuxième étage, divisé en deux pièces comme en bas, une chambre au-dessus de la chambre, et la librairie Montaigne au-dessus de la salle à manger-séjour-cuisine. Dans la librairie, meublée sommairement (une table, une chaise, un crayon), il y a aussi une commode à trois tiroirs où le Capitaine, tenez-vous bien, cache son *enfer,* soit une quarantaine de bouquins, triés sur le volet, que Patrick réserve à son usage personnel – seul Carle y eut un jour accès, Carle, c'est bien ça, et moi-même, puisqu'il est dit que l'hospitalité de notre Presidente va jusque-là. Dès notre arrivée, il m'a autorisé à ouvrir ces tiroirs, j'en suis encore ému. Alors – je suppose qu'à cet instant du récit le suspens est total – de quels livres s'agit-il ? Eh bien, je ne serai pas formel, mais il m'a bien semblé apercevoir là des écrits de Claude, ceux de Marc (pas Marc-Antoine), les facéties de Nadine, les incartades de José, les tirés à part de Madeleine, les vociférations communardes de Luis Martinez, les inédits rares de Gaëtan et, si je ne me trompe pas, *le Voleur* de Darien. Le plus surprenant fut de découvrir, au milieu de ces chefs-d'œuvre, *le Désert blanc* d'une certaine Nicole B. que voulez-vous, il y a forcément des intrus chez Belzébuth. Tenez. Nous avons, Chantal et moi, un ami à Québec qui possède une librairie d'occasion, attention, pas une librairie d'occasion comme on trouve à Montréal, une vraie, pointue, fournie, agréable et tout. *Au lieu du livre* qu'elle s'appelle, nom plus ou moins heureux, mais là n'est pas mon propos. Dans la boutique, on déniche des bouquins qu'on n'espérait plus trouver jamais – vous voyez le genre. Or il s'est produit ceci qu'un jour, nous avons été reçus chez ce libraire, dans son appartement, et que dans le sous-sol, bourgeoisement aménagé, il y avait d'autres livres plus intéressants que ceux de la boutique encore, des livres dont notre ami n'entend se départir sous aucun prétexte. Se côtoient-là des missels, des recueils érotiques, des portefeuilles baudelairesques et de multiples splendeurs. Or, dans cet enfer-là, nous avons vu les œuvres complètes de Stephen King, en français, comme quoi il n'est pas trop étonnant que la fée Carabosse ait trouvé oasis dans les Pyrénées-Orientales. Mais je m'égare.

La maison du Capitaine n'est pas bordélique pour deux sous. Je l'ai déjà dit, El Presidente écrit après minuit, mais il profite aussi de sa solitude nocturne pour faire un peu de rangement – en silence, sans bruit du tout, mais, au matin, chaque chose est à sa place, et des bols de café sont posés en évidence sur la grande table, à l'intention de ses hôtes qui se lèvent tôt. Depuis le temps que le Capitaine retourne là-bas, il a dû transpirer joliment. Pensez qu'il n'avait jamais acheté de ventilateur, mais il s'en est procuré un, pour nous, juste avant qu'on aille le voir. Délectable attention. Il insistait pour que nous le prenions dans notre chambre – et pas de discussion. D'ailleurs, il n'est pas question de discuter son hospitalité ou sa générosité. Le Capitaine est chagrin quand on pense à acheter du lait avant lui et qu'on arrive avec la bouteille, comme s'il se trouvait pris en défaut, c'est un monde. Exemple. Nous sommes parvenus à le convaincre de ne pas nous préparer de pique-nique pour la route, l'opération aurait duré deux heures et nous devions y aller. De plus, on ne mange à peu près pas le midi, à plus forte raison en auto. Quand nous sommes parvenus chez nos amis, dans le Gers, on sort les valises de la voiture, qu'est-ce qu'on trouve au milieu ? Une boîte de Figolu. Biscuits aux figues de la maison Lu. On n'avait jamais acheté ça. Canigou, Figolu, les Français aiment les appellations drolatiques qui séduisent les chiens et les enfants. Il faut le croire. Deux heures après notre arrivée, les enfants de nos amis, avaient bouffé tous-les-figolus. Je ne pense pas que, d'apprendre cela, le Capitaine soit attristé. Puisque les figolus amusent les enfants, foin des regrets (prononcez *fouègne*), offrez-leur Figolu.



Week-end à Bouleternère,
reportage de François Tétreau,
paraît en édition posthume.

ISBN : 978-2-89816-510-8
© Chantal Bouchard et Vertiges éditeur, 2021
– 1511 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2021

L'ouvrage a fait l'objet d'une première édition
– en tirage limité à 60 exemplaires –
aux éditions Le Temps volé,
(dans la collection « à l'escole de l'escriptoire » 15),
à Montréal, en 2001.
ISBN : 978-2-921856-19-0

Lecturiels
www.lecturiels.org